

Native, un cycle de trois expositions de novembre 2021 à juin 2022

Commissariat & production
@mg.atmosphere

Galerie Guido Romero Pierini
Galerie Faure Beaulieu

236 rue Saint Martin
75003 Paris

MINERAL, VEGETAL, ESPACE

Galleries, vers un nouvel écosystème

Atmosphere est un regard original et passionné, porté par une équipe de collectionneurs, galeristes et designers qui collaborent étroitement sur la production d'expositions pensées à la croisée des formats traditionnels de la galerie et du musée. À terme, Atmosphere sera une proposition globale articulée autour de quatre axes : le Paysage, l'Art, l'Architecture et le Design. Une garantie d'expériences à vivre où le dialogue entre la nature, la matière et l'art sera profondément ancré. Pour son premier opus, Atmosphere s'associe avec la galerie Guido Romero Pierini et la galerie Faure Beaulieu pour présenter NATIVE, un cycle d'expositions en trois actes qui aborde la relation originelle et essentielle entre l'espace qui nous entoure, le monde minéral et le monde végétal.

Native, Communiqué de presse

Native emprunte autant au domaine des arts qu'à celui de la science et de la métaphysique : cycle de trois expositions qui explorent l'équilibre originel des règnes du minéral, du végétal et de l'espace environnant, il invite à faire l'expérience de la matière. En sondant les relations invisibles qui articulent les règnes du vivant, le cycle vise la compréhension de nos propres origines. Car avant de renvoyer aux premiers humains, « Native » désigne les origines de la Terre, celles de la roche en fusion et des nuages de poussières galactiques.

La matière est la substance qui constitue le monde sensible. Si l'œil humain perçoit la beauté des formes avant celle des matières, c'est d'abord parce que notre perception du monde est davantage régie par le voir que par le toucher. Native propose de renverser cet ordre sensoriel, en plaçant les textures, les énergies et les mouvements de la matière au cœur de ses préoccupations. Imperceptibles à l'œil nu, ses variations sont autant de sujets propices à la rêverie. Elles sont le miroir de la genèse du monde.

Séduits par le large répertoire de motifs imagés qu'offre la nature, les artistes rassemblés dans le cycle Native hybrident ses formes mais ne l'imitent jamais. Tour à tour, les œuvres des artistes se répondent dans une expérience à toutes les échelles de la matière. L'espace physique de l'exposition devient alors le terrain de rencontre entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, le vide et le plein, le réel et l'imaginaire. Avec en filigrane une question : si les forces naturelles ont façonné la Terre, lui ont donné des courbes tantôt voluptueuses et des textures tantôt rugueuses, où se situe-t-on, Humains, face à l'immensité de la matière ? Le cycle défend une vision organiciste de l'art, c'est-à-dire qui assimile la société, et par extension l'art, à un organisme vivant. Les œuvres mises en regard dans l'exposition forment ainsi tout un écosystème. Faire l'expérience de l'exposition, c'est muer de spectateur à acteur.

Impossible de s'extraire des œuvres qui nous entourent : si elles nous enveloppent, c'est pour mieux nous inciter à réfléchir à la place que nous occupons non seulement parmi elles, mais aussi par-delà, au sein de la nature.

Native, Vol. I MINÉRAL

20.11 — 18.12.21
236 r. Saint-Martin,
Paris 3

Les parois du monde

Premier chapitre du cycle NATIVE, l'exposition MINÉRAL est conçue comme un récit, celui du langage invisible du règne du minéral. Il ne s'agit non pas d'en figer les formes, mais de raconter les mutations de sa matière. Si les minéraux sont souvent associés au royaume du souterrain et considérés comme inorganiques, toutes sortes de fluides circulent dans leurs corps. Dans une logique de révélation de leur force immanente, dix artistes travaillent autour des imaginaires qu'ils produisent. Ils les peignent, les dessinent, les sculptent et les dansent. Là où certains empruntent à la nature ses formes sinueuses, d'autres lui rêvent des courbes impossibles. Les terres, ocres et oxydes de fer, vocabulaire privilégié de leur répertoire, y sont autant de carnations qui traduisent la force originelle de la matière minérale. Elles offrent un dialogue ambitieux entre la forme et l'informe, entre le réel et l'illusion, sans jamais se départir d'une quête d'un monde inobservable. Plus encore, elles engagent à repenser l'architecture du monde sensible.

Les artistes

Guillaume Bouisset, Jonathan Brechignac,
Cyprien Chabert, Michal Fargo,
Quentin Guichard, Delphine Moniez
Guillaume Moschini, Louise Rocard
et Jean-Marc Urquidi

Avec une œuvre de Jean-Luc Parant
et une sélection de minéraux

Native, Vol. II VÉGÉTAL

mars — avril 2022
236 r. Saint-Martin,
Paris 3

Anatomie végétale

Tout autour de nous, des millions d'entités vivantes évoluent et échappent parfois à notre perception. Partant de ce constat, l'exposition VÉGÉTAL, deuxième volet du cycle NATIVE, propose de mettre en regard les œuvres de dix artistes qui travaillent autour des imaginaires du monde végétal. La nature y est prétexte à être décortiquée et déformée, mais jamais imitée. Car il s'agit avant tout d'interroger les possibilités créatrices qu'elle offre. De saisir ses mutations invisibles. Entre réalisme, abstraction et déformations, l'exposition prend des allures mouvantes, où l'art et le royaume du végétal se mêlent dans une conversation surprenante et étourdissante.

Les artistes

Udona Boerema, Anne Commet,
Lelia Demoisy, Emma Godebska,
Magdalena Karpinska, Florian Mermin,
Mario Picardo et Sarah Valente

Avec une œuvre de David Nash
et un herbier sensoriel

Native, Vol. III ESPACE

mai — juin 2022
236 r. Saint-Martin,
Paris 3

Spatialités poétiques

Il existe des matières présentes dans la nature dont l'œil humain ne peut percevoir l'infinitude. Des matières dont seuls les mouvements sur d'autres éléments indiquent qu'elles sont là. Impalpables et immatérielles, elles remplissent pourtant l'espace qui nous entoure, constituant le vide et magnifiant le plein. Une expérience de l'ESPACE, troisième et dernier volet du cycle NATIVE, propose de rendre palpable les matières invisibles de l'espace environnant. Synthèse du macrocosme et du microcosme, il dépeint le concert visuel des forces aériennes. Neuf artistes s'y mêlent pour créer un récit poétique de l'aérien.

Les artistes

Ylva Carlgren, Laetitia de Chocqueuse,
Marion Flament, Cyrielle Gulacsy,
Clement Mancini, Marie-Luce Nadal,
Nathalie Novain et Vladimir Skoda

Avec une œuvre de Nam Tchun-Mo
et une sélection de météorites

Native, Vol. I MINERAL



Cyprien Chabert. ÎLES — 2011 — bois et résine



Guillaume Moschini. acrylique sur toile — 160×114 cm — 2021



Michal Fargo. SECOND NATURE — 2021 — céramique et flocage



Jonathan Brechignac. ALIEN ROCKS — dimensions variables — 2021
silicone, mousse polyuréthane, résine, jesmonite, plastique, pigments



QUENTIN Guichard. SOUFFLE DES ROCHES N°13
24×30 cm — 2017 — épreuve pigmentaire



Louise Rocard. THE GIRL WHO FELL TO EARTH — 2018 — photographie

Native, Vol. I MINÉRAL

Guillaume BOUISSET (M)Ondes, sous hypnose

Des nuages de calcaire, un organisme géant dépourvu de noyau, la structure d'un glacier : les images surgissent par rafale devant les concrétions sculptées de Guillaume Bouisset. L'artiste s'en remet totalement à la matière : modelée, la roche tendre de l'argile dévoile ses reliefs et ses vertiges. Organiques et mutantes, c'est à peine si nous pouvons les entendre respirer, à la manière d'un poumon qui se gonfle et se dégonfle. L'explication de cette impressionnante vitalité est à chercher du côté de la pensée plurielle de l'artiste : intéressé par le taoïsme, philosophie chinoise qui vise une harmonie parfaite entre l'humain et la nature, et plus largement par les philosophies orientales, il pense la sculpture comme un dispositif de révélation. Des vides d'abord, dessinés par les pleins. Des flux vitaux qui animent toute chose ensuite, suggérés par la lumière. Nous voilà sourds, l'impression d'être exposés à notre propre intériorité et d'être aspirés hors de nous-mêmes.

Libéré des « fantômes de l'espace tridimensionnel », le travail de Guillaume Bouisset explore les ressorts hallucinatoires de la lumière. Il hérite des projets utopiques des années 1960 la quête d'une supraconscience, alors que régnait une fascination partagée pour les moyens d'étendre le champ de la conscience humaine. Que cela passe par l'utilisation de la lumière, par l'herbe (du diable) ou par la (petite) fumée. L'un des dénominateurs communs du travail de l'artiste est l'ajout de petits végétaux psychotropes – artificiels ou naturels – au vocabulaire minéral de son œuvre. Les règnes du vivant sont brouillés dans une volonté de remise à plat de leur hiérarchie. C'est cette union entre le rocheux et le végétal, la forme et l'informe que l'artiste défend comme modèle de pensée – presque comme mode de vie. Le sujet de L'herbe du diable ou de la petite fumée (2020) n'est d'ailleurs pas la forme de l'objet en lui-même, mais plutôt l'antiforme que révèlent ses cavités rocheuses. Lointaine héritière d'une Dreamachine hypnotique défendue par la Beat Generation soixante ans plus tôt, du chamanisme et de la pensée New Age, elle converse à parité avec l'invisible, l'hypnose et le spirituel. Et mêle sans distinction le massif et l'infime, dans une expérience quasi-initiatique du sacré.



NUMINOUS

2020 — bois, polystyrène, papier maché, carbonate de calcium, leds, textile diffusant, plant de cannabis, pouzzolane

Native, Vol. I MINÉRAL

Jonathan BRECHIGNAC Chimie minérale

Fruit d'une pensée plurielle dans laquelle s'entrechoquent l'écologie du vivant et la persistance des mythes dans nos constructions sociales, le travail de Jonathan Bréchignac est à l'art ce que l'exobiologie est à la conquête spatiale: une recherche sur les mutations sédimentaires de la roche, celle des exoplanètes dans un cas, celle d'alter-mondes fantasmés dans l'autre. La scientificité de l'œuvre de Jonathan Bréchignac appuie l'analogie que nous esquissons ici. Si elle se construit sur un modèle de « fiction bio-narrative » – néologisme qui nous semble approcher le plus justement les ramifications multiples de son esprit – l'artiste fait tout de même des emprunts rigoureux aux disciplines de la géologie et de l'histoire. Il n'y est pas question d'en dépeindre une réalité purement objective, mais de saisir les potentialités fictionnelles qu'elles font naître.

Quel rapport entre nos entrailles et celles de la Terre? La série Alien Rocks (2018 -) offre une piste pour répondre à cette question. Plutôt que d'interroger ce que les pierres auraient à nous dire si elles avaient la possibilité de nous parler, il faut se demander ce que nous entendrions si nous arrivions à les écouter. Léger décentrement qui invite, comme la philosophe Isabelle Stengers s'est attachée à le faire dans son court texte « Résister au désastre » (2019), à « repenser les prétentions autoritaires de la science occidentale moderne ». Car c'est aussi de cela qu'il s'agit dans le travail de l'artiste : tirer les fils conducteurs d'une autre histoire de la roche, en prise avec les formes du vivant qui l'entourent. Il s'agit d'ouvrir un nouveau champ de réflexion sur la nature même des pierres, et sur la puissance dévotique que de nombreuses cultures lui ont accordées au fil de l'histoire. Ce faisant, ses œuvres pourraient ainsi aussi bien se lire comme des « pierres du futur », comme il les nomme avec malice, ou bien comme des capsules spatio-temporelles détenant les secrets d'un temps géologique lointain.

La série de tableaux de gouttes de pluie en résine (2019-) vient fertiliser cette pensée. Ses allures de tableaux chimiques sont sans doute dues à la confrontation de matériaux artificiels – un matériau fabriqué sur la planète Terre l'est-il jamais? – et de formes par essence organiques : des gouttes de pluie. Selon l'angle d'incidence de la lumière sur les œuvres, leur surface révèle des formes et des couleurs dont les propriétés semblent changeantes. Cette manifestation pourrait être, dans l'esprit de certains, celle du fluide impondérable de l'éther. Suivant cette idée, l'œuvre pourrait donner à voir les vibrations de l'air, par un jeu de traces iridescentes et holographiques.



ALIEN ROCKS

dimensions variables — 2021 — silicone, mousse polyuréthane, résine, jesmonite, plastique, pigments

Native, Vol. I MINÉRAL

Cyprien CHABERT Îles flottantes

Au départ du postulat de Cyprien Chabert, il y a la matérialisation par le dessin d'une pensée architecturale. Dans cette quête de volume, l'artiste a pour habitude d'investir des espaces urbains pour y déployer des dessins végétaux. Des excroissances éclosent sur ses murs et par-delà, des jardins de feutre épousent les surfaces de son architecture. La collision entre deux vocabulaires distincts, celui du manufacturé et celui du vivant questionne la notion même de paysage. Elle permet l'émergence d'interrogations diverses, telles que l'équilibre glissant entre le dessin, l'architecture et l'ornement.

Îles et Mers (2021), une série de sculptures cartographiques donnant à voir les reliefs de plusieurs îles utopiques, poursuit une réflexion que l'artiste mène depuis une dizaine d'années. Cyprien Chabert y introduit l'idée d'une pierre-paysage comme objet esthétique. L'œuvre représente des îlots architecturaux, réduits à leurs expressions les plus rudimentaires, du blanc et des reliefs de plâtre aux formes épurées. Posées sur des plateaux en bois, les îles rappellent les formes des suisekis, des pierres naturellement polies par l'eau, plébiscitées au Japon pour leurs textures expressives et les vertus méditatives qu'on leur prête. Les échelles faussées d'Îles et Mers jouent sur la confusion de la perception. L'œuvre fonctionne comme le portrait cartographique d'un autre monde, une série d'archipels miniatures que l'on foulerait de nos pas de géants. Elle se donne à lire comme l'illustration d'un récit de voyageur, possiblement celui de Gulliver sous la plume de Jonathan Swift ou celui d'Axel Lidenbrock dans un roman de Jules Verne. Transplantés en héros des mondes imaginaires de romans d'aventure, explorateurs des côtes d'une île volante fictionnelle, nous voilà appelés à l'exploration de ses littoraux fantasmagoriques ; happés par le paysage tout en courbe de ses forêts de cailloux.

Dans le prolongement d'Îles et Mers, sa série de dessins représente à la fois des cartographies d'îles lointaines, et des déclinaisons de cartes satellites traversées par un spectre blanc, prenant le caractère d'îles-fantômes. Les œuvres s'apparentent à des planches encyclopédiques, empruntant au dessin académique un langage classique. Elles s'approchent aussi de la gravure, celle qu'on trouve dans les livres anciens ou les parchemins. Les œuvres closent ainsi ce dialogue entamé avec l'aventure littéraire, laissant poindre une île au trésor où le réel se mêle au fantastique.



Native, Vol. I MINÉRAL

Michal FARGO Futur antérieur

Partant du souvenir de son enfance passée en Israël, alliant des paysages de sable à perte de vue et des « blocs géométriques de ciment qui poussent dans la ville », Michal Fargo pense ses sculptures comme des objets-témoins du temps. Le sien d'abord, celui de l'humain ensuite. Son œuvre s'enracine dans une discipline imaginaire, celle de l'archéologie du temps présent. Syncrétisme des frottements entre le passé et le futur, elle interroge les empreintes que l'humain laisse sur le règne minéral. Et, toute entière, elle ouvre une fenêtre sur notre propre espace.

L'artiste puise son inspiration dans les formes universelles du minéral pour créer des objets sculpturaux qui s'apparentent à des excroissances rocheuses naturelles. Si la série Soft accent (2021) semble se contracter et se rétracter à mesure que le temps érode sa peau, c'est sans doute car sa matière évoque celle d'un épiderme changeant. Leur couleur, variable en fonction de la lumière, renvoie aux différents règnes du vivant, qu'ils soient minéraux, organiques ou végétaux. L'artiste y reprend le concept oxymore de nature-artefact, fruit d'un effacement progressif de la distinction entre la main humaine et les forces naturelles.

« Si on trouve le bon équilibre, la sculpture peut ressembler à un objet généré par ordinateur plutôt qu'à une pièce existante. J'aime que les gens s'arrêtent et se posent la question de ce qu'ils ont sous les yeux. » C'est cette ambiguïté même de la nature de l'objet qui en fait sa particularité. Le terrain d'investigation de Michal Fargo est quasiment scientifique. Depuis peu, elle produit elle-même le flochage, ce processus d'application de fibres sur les pièces qui relève d'une technique industrielle low tech mobilisant un petit courant d'électricité et de conductivité. L'artiste y allie une technique plus traditionnelle de modelage de la céramique. Cette confrontation permet d'envisager ses sculptures comme les vestiges imaginaires d'un temps présent. Le flochage, processus qui offre à ses sculptures leur nature duveteuse, revêt ici un double sens. Car le floc est aussi bien le matériau utilisé dans son œuvre que l'interjection qui exprime le bruit d'une chute dans l'eau. Les images mentales s'entrechoquent alors : la chair ni molle ni totalement rugueuse de ses pièces évoque tout à la fois l'état liquide, solide et en fusion de la matière.



Native, Vol. I MINÉRAL

Quentin GUICHARD Géologie du temps

L'œuvre de Quentin Guichard brosse une genèse singulière de la matière. Issu d'une formation cinématographique, il oriente peu à peu sa pratique vers la photographie, de façon à «échapper à ce que le cinéma impose, c'est-à-dire le récit». Il avoue pourtant à demi-mot ne jamais s'en être totalement libéré. Difficile en effet de lui consentir la place de simple photographe extérieur au déluge des matières qu'il figure dans ses créations. Car Quentin Guichard est autant photographe qu'acteur et inventeur de récit : il approche la photographie par la narration, chaque production représentant une pièce intermédiaire permettant au récit d'avancer. Un récit non linéaire et profondément holistique, qui tente de saisir l'insaisissable : les origines de la matière.

Dans *Souffle des roches* (2017), des boules de feu semblent projeter des filaments de lumière dans l'espace. Les huit « photographies à l'encre » de la série font la synthèse du monde cellulaire et du monde astral. Sensiblement attiré par la question du feu des origines, Quentin Guichard cherche en premier lieu à « montrer quelque chose qui précède tellement l'Humanité qu'elle pourrait se sentir dépossédée ». Pour ce faire, il évacue toute référence à la figuration, lui préférant la modulation d'un motif primitif – l'informe rocheux – qu'il dilate, entortille et entremêle. Symboles d'un enchevêtrement de lumière (du soleil) et d'ombre (des entrailles du monde), ses « exographies », travaillées à partir de l'encre de chine, rappellent les intrications entre l'émergence de la lumière et les corps sensibles.

Là où *Souffle des roches* se déployait dans des couleurs telluriques, si ambrées qu'elles en devenaient primitives, la série monochrome *Les Lapidaires* (2020) donne à voir un autre versant de la roche. Elle appelle à saisir une certaine mémoire du temps, quête inlassable dans la production de l'artiste. Les neuf photographies figurent des mouvements d'orgues basaltiques islandaises, présentant la particularité d'avoir été figées sous l'effet du refroidissement soudain du magma au contact de l'air et de l'eau. Elles portent ainsi les stigmates d'un temps lointain. Cette caractéristique offre une lecture singulière à l'œuvre, qui réussit à rendre tangible le temps de la roche en formation. L'équivoque y est maître-mot. À la fois empreinte des forces telluriques et image fantasmée d'un paysage hostile d'une exoplanète, le panorama prend un sens double : on délaisse volontiers l'observation des formes extérieures de la roche pour observer leur structure interne. Vertigineuse ascension au cœur de la matière.



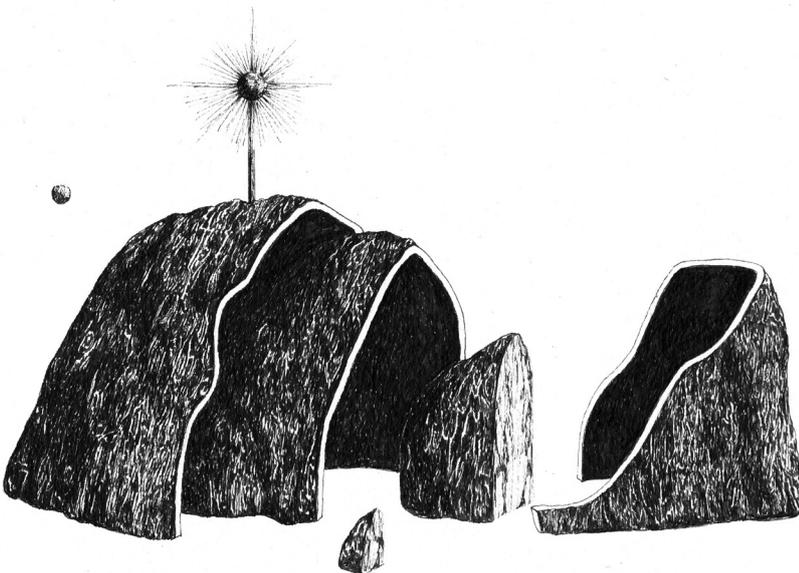
Native, Vol. I MINÉRAL

Delphine MONIEZ Merveilles de l'anatomie terrestre

Plus que la précision du dessin, c'est l'aspect scientifique qui fascine à la découverte du monde de Delphine Moniez. Il peut rappeler celui des planches anatomiques du XIX^e siècle, à la différence que les corps qu'elle y dissèque sont terrestres. Paysages carnassiers qui dévorent les atomes de la matière, la trentaine de dessins rassemblés dans l'exposition invitent à défier le sens commun, brouillant notre perception de l'espace et du temps. S'il est si difficile de situer les mondes qu'elle y déploie, c'est d'abord parce que l'artiste les désemplit de présence humaine, lui préférant l'illusion d'une Terre rêvée.

À la manière d'une graveuse, Delphine Moniez creuse et incise l'épiderme du papier. Ici, ni scalpel ni couteau, mais un coup de crayon affûté. Plusieurs dessins portent la trace d'une boule minuscule, corps flottant qui pourrait aussi bien renvoyer à la coquille d'un œuf (primitif?) qu'à celle d'un astre ou d'un ovule flottant. L'artiste joue autour de cette notion de fertilité terrestre: le cordon qui relie certains morceaux de roche pourrait être ombilical, tandis que la grotte – motif récurrent de son œuvre – pourrait être le ventre de la Terre. Anthropomorphisées, ses « tranches de paysage » tiennent plus de l'anatomie d'un paysage mental, traduction intuitive des forces primitives de la roche, qu'à la reproduction d'une réalité.

Rien ici de plausible, de lisse et d'aplati. À la vue de ces paysages fragmentés, quelque chose échappe à la raison: les échelles sont faussées, l'architecture impossible. Les personnages de ce monde sont des formes géométriques insolubles: triangles isocèles, polyèdres de Dürer, solides de Platon se mêlent à l'architecture rocailleuse d'un ailleurs. C'est cet aspect qui donne au travail de Delphine Moniez une dimension toute particulière: au croisement de la géométrie sacrée et de l'organisme vivant, il pousse à s'interroger sur les limites classiques de la perception. Il rappelle aussi le temps long de la géologie, le processus de stratification rocheuse qui se densifie à mesure que le temps s'écoule. Ce que l'artiste nous dit, dans sa tentative de donner forme aux éléments d'un temps primitif, c'est que la roche est une forme vivante, en perpétuelle élaboration. Sa matière circule, elle coule presque, fondue dans des paysages métaphysiques en gestation.



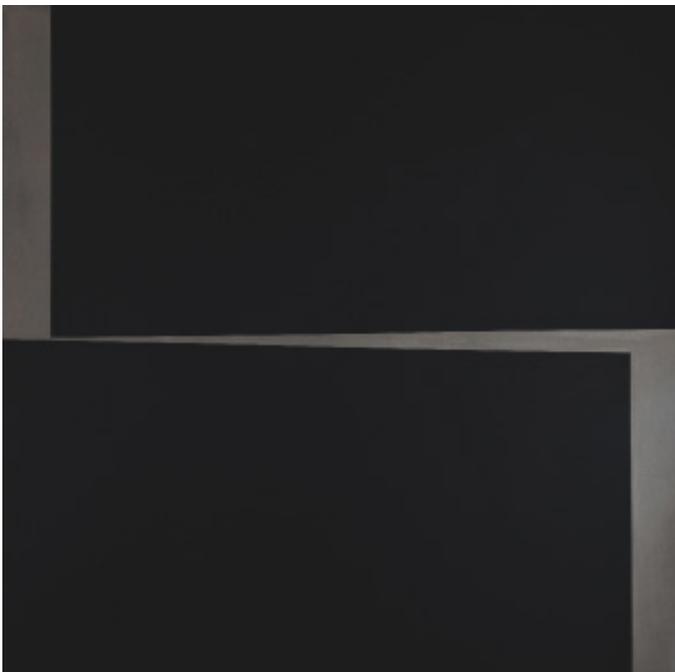
Native, Vol. I MINÉRAL

Guillaume MOSCHINI

Le bruit sourd des monochromes

La peinture de Guillaume Moschini a cela de particulier qu'elle approche le volume par l'aplat. Des traces colorées se déploient sur de grandes toiles de coton et sur des blocs de papier brutes, couvrant toute leur surface ou presque. Elles se croisent, se heurtent parfois, produisant l'illusion d'un mouvement introduit dans l'objet statique. Ici un bloc se détache, là un autre tangué, sur le point de se décrocher du tableau. Cette mise en tension provoque la savoureuse impression que derrière la symétrie suspendue des formes colorées, se trouve un horizon ouvert, un désordre dans l'ordre apparent. Le sujet n'est pourtant rien d'autre que la couleur tour à tour organique et minérale, elle règne en souveraine sur les formes – réduites à de simples aplats. Formé à l'école des Beaux-arts de Nîmes où il suit l'enseignement notable de Claude Viallat, Guillaume Moschini inscrit son œuvre dans la filiation de courants artistiques de différents horizons, tels que le minimalisme, l'expressionnisme abstrait ou le mouvement Supports/Surfaces. Si l'on convoque d'emblée ces héritages multiples, c'est pour situer l'importance qu'il donne à la peinture en tant qu'objet autonome. Elle ne représente rien d'autre qu'elle-même.

Guillaume Moschini a ce désir de capter l'expression de « la couleur pure ». Celui de saisir la force interne des pigments, avec un seul mot d'ordre : peindre la peinture. Libérée de tout contexte objectif, elle laisse au regardeur le loisir d'y projeter ses intuitions. Elle n'illustre pas la nature, mais peut évoquer les oscillations de la roche, les mutations possibles du minéral, sa lente croissance et décroissance. Pour parvenir à produire cet effet, l'artiste fait appel à des notions propres au domaine de la musique : la répétition, le rythme et la vibration. Dans chaque série, il décline d'un geste à peine dicible des formes et des couleurs primaires, donnant à voir le balancement successif de leurs teintes et leurs profondeurs. Ne dit-on pas d'ailleurs que la peinture vibre, qu'elle révèle l'invisible ? Si l'on cède à cette idée, l'ensemble de son œuvre donne à voir le tremblement interne de la couleur. Elle se regarde et s'écoute comme un ballet sourd de couleurs minérales.



Native, Vol. I MINÉRAL

Louise ROCARD Extra-terrienne

À la perception traditionnelle des corps, Louise Rocard oppose une résistance. Elle met en scène le sien pour questionner l'identité de genre et imaginer ses mutations possibles. Le personnage qu'elle incarne dans la série de photographies *The girl who fell to earth* (2020) a tout de l'extraterrestre. Au milieu des territoires abandonnés d'une carrière de sable, elle chute, rampe, flotte parfois. Elle est seule – ou presque, car la performance est réalisée sous l'œil complice du photographe et chef opérateur Gordon Spooner. L'œuvre est un hommage à peine dissimulé à Thomas Jerome Newton, un humanoïde androgyne tombé du ciel incarné par David Bowie dans le film « *The man who fell to earth* » (1975) de Nicolas Roeg. Elle est aussi, peut-être, un clin d'œil au récit ovidien de la chute d'Icare, questionnant les limites du corps sans cesse ramené aux lois de la physique. Tout entière, elle résonne comme une mise à l'épreuve du corps dans l'espace sauvage. Et pose la question suivante : le corps forge-t-il notre identité ?

Sans avoir l'ambition d'en donner une réponse définitive, Louise Rocard dessine les contours d'une identité troublée, moins humaine qu'animal, plus arachnide que femme. À tel point qu'il nous est parfois difficile de distinguer où s'arrête le corps et où commence la roche. L'artiste y est vêtue d'un zentai, une combinaison moulante recouvrant l'intégralité de son corps, costume traditionnellement utilisé au Japon pour « neutraliser » la personnalité de celui qui le revêt. Le résultat est criant de bestialité : si le costume vise à abolir les regards structurants de l'autre sur soi, il produit ici l'effet d'une créature qui se donne à voir sans être tout-à-fait vue, qui se fond presque parmi les dunes et les roches. Louise Rocard puise autant dans les récits dystopiques que dans l'exobiologie et l'astrophysique, disciplines auxquelles elle se frotte en autodidacte au contact de nombreux scientifiques. Les paysages de la série renvoient avec une clarté confondante à ceux de Mars, dont elle parle comme « notre futur le plus dystopique possible ». Pourtant loin de céder à l'imaginaire d'une planète hostile et inerte, l'artiste rappelle que ses terres abritent des territoires variés, faits de cimes, cratères, de vallées et montagnes. Son œuvre fait l'alliance entre le corps, cette entité d'ici, à cheval entre nature et culture, et la terre rocailleuse d'un ailleurs.



Native, Vol. I MINÉRAL

Jean-Marc URQUIDI La digestion de l'argile

Imaginez des masses d'argile si légères qu'elles échappent à la gravité. Imaginez plonger à l'intérieur de leurs corps, les palper, tâtonner et finir par y être englouti tout entier. Cela pourrait être le début d'un récit de science-fiction, dans lequel, mués en agents d'exploration de la matière, nous serions transportés à l'intérieur d'un abdomen rocheux imaginaire. Si l'idée semble se prêter si bien à la fiction, qui est pareusement mouvante et évolutive, Jean-Marc Urquidi lui donne pourtant la forme plane de la peinture. Il ne la fige pas pour autant, recourant au flou et à l'impesanteur pour renforcer cette impression de mouvement presque de mutation de la matière. Ainsi, sans réellement en cristalliser les contours, Jean-Marc Urquidi semble aplatir les grumeaux de l'argile sur le papier, lui offrant une précision et une objectivité telle qu'il nous est aisé d'imaginer le pénétrer. Les argiles semblent alors s'élever sans prise avec le réel, défiant la pesanteur telle que nous la connaissons. Les ombres quant à elles semblent coaguler, endurcies par le temps. Son œuvre se propose de servir l'idée d'une transgression de notre rapport à la réalité. Les formes qu'il y figure flirtent d'ailleurs avec l'abstraction, répondant sans doute à la volonté de l'artiste de « sortir de l'anecdotique de la représentation ».

Au cœur de la réflexion de Jean-Marc Urquidi, se trouve l'idée de confronter la résistance de l'argile à la volupté du dessin. L'idée de la destruction du temps préside à la conception de son œuvre. Avant de peindre ses figures rocheuses, il façonne des petits blocs d'argile, jusqu'à atteindre des formes ovoïdes à l'aspect organique et vivant qu'il détruit et remodèle. De ce processus, émerge une réflexion sur le cycle perpétuel de matière, sa naissance et sa disparition. Il s'agit dans son travail de mettre en regard le temps minéral face au temps humain, ce dernier étant infiniment bref à l'échelle du rythme géologique. Pour atteindre cette idée, l'artiste fait l'expérience solitaire de l'enfermement dans son atelier, dans la volonté de reconsidérer l'espace clos, et de mettre à distance le réel. C'est ce décentrage qui lui permet d'appréhender les formes du vivant désincarnées du monde qui les entoure. Mélange de flou, de proximité et d'étrangeté, les Argiles levées (2021) de Jean-Marc Urquidi rebattent les cartes du monde terrestre.



Native, Vol. I MINÉRAL

Jean-Luc PARRANT Bouleversements

À l'occasion de la première exposition du cycle NATIVE, l'œuvre d'un artiste éminent, celle de Jean-Luc Parant (né à Tunis en 1944), est exceptionnellement mise en regard avec les différents travaux présentés dans cette exposition. Figure imposante de l'art contemporain, Jean-Luc Parant ne se situe pourtant dans aucun champ disciplinaire bien défini, pratiquant aussi bien l'écriture que la sculpture. Plasticien, écrivain et poète tout à la fois, il se définit comme un fabricant de « boules et de textes sur les yeux¹ ».

Son travail a été exposé dans des institutions de renom, telles que le Centre Pompidou, à l'occasion notable d'une « lecture ininterrompue » organisée par Jean-Hubert Martin en 1977, au musée des Abattoirs de Toulouse en 2009, ou encore au Musée Paul Valéry de Sète en 2016.

L'installation Éboulements (s. d.) présentée dans l'exposition retrace les interrogations plurielles qui ont traversé son œuvre depuis ses débuts. Elle présente un ensemble de boules en terre cuite posées à même le sol et empilées les unes sur les autres. « Je regarde mes boules de plus en plus loin dans l'espace et elles sont de plus en plus petites sous mes yeux. Si petites qu'elles deviennent intouchables² ». Les boules sont pourtant là sous nos yeux, déformées, aplaties ou bien précairement disposées dans l'espace. L'œuvre est l'occasion de rappeler des questionnements multiples qui ont nourri la pensée de l'artiste, celui de la dimension tactile de la sculpture, celui des correspondances persistantes entre la forme sphérique et les origines du monde, ou celui encore de l'équilibre précaire existant entre l'aplat et le volume.

1. Collectif, Le grand livre de Jean-Luc Parant, Paris, La Différence, 2000.

2. Collectif, Ibid.



Native, un cycle de trois expositions de novembre 2021 à juin 2022

Galerie Guido Romero Pierini
Galerie Faure Beaulieu

Commissariat et production
@mg.atmosphere

Rédaction des textes
Sophie Bernal
Pauline Faivre
Christophe Peray

Remerciement
Galeries Joseph

Adresse
236 rue Saint Martin 75003 Paris

Contact
Manuel Gomez
mgomez.nsc@gmail.com
06 11 62 39 51